

V^tR

R. P. SERTILLANGES

L'ACTION CATHOLIQUE

DISCOURS

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE MÉTROPOLE DE BESANÇON

LE 22 AVRIL 1899

A L'OCCASION DES FÊTES ARTISTIQUES

ORGANISÉES PAR LES CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS

SOUS LA

PRÉSIDENCE DE M^{re} PETIT

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

2348

5

PARIS

RIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1903

23

BX2348

.25

S4

C.1

19-3



1080023067



L'ACTION CATHOLIQUE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

R. P. SERTILLANGES

L'ACTION CATHOLIQUE

DISCOURS

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE MÉTROPOLE DE BESANÇON

LE 22 AVRIL 1899

A L'OCCASION DES FÊTES ARTISTIQUES

ORGANISÉES PAR LES CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS

SOUS LA

PRÉSIDENCE DE M^{re} PETIT

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON



UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN

Rt. L. de y Tellez

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECHE

RUE BONAPARTE, 90

1903

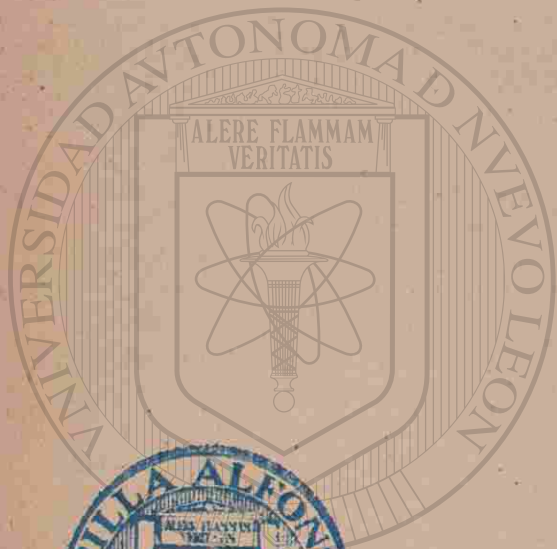


Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria
47985

BX2348

55

54



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

L'ACTION CATHOLIQUE

MESSEIGNEURS ¹,
MESSIEURS,

Vous avez organisé des fêtes qui ont dans votre pensée un double but : Fournir à l'art chrétien, représenté par cette grande et belle maîtrise de Saint-Gervais, l'occasion de se produire ; en second lieu, glorifier par ce contact, — la muse, en effet, magnifie tout ce qu'elle touche, — glorifier, dis-je, vos œuvres catholiques, qui doivent tenir demain leurs assises solennelles.

Il vous appartenait, Monseigneur, de prendre cette initiative.

Vous êtes un ami des arts ; du haut en bas de votre cathédrale, des voix très autorisées le proclament : la voix de ces orgues que vous avez installées, de cette maîtrise que vous avez réorganisée, et il me plaisait de vous voir, tout à l'heure, enveloppé d'harmonie, comme d'un encens très rare et très précieux.

L. S. G. Mgr l'archevêque de Besançon, S. G. Mgr l'archevêque de Sens.

11323

BX2348

55

54



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

L'ACTION CATHOLIQUE

MESSEIGNEURS ¹,
MESSIEURS,

Vous avez organisé des fêtes qui ont dans votre pensée un double but : Fournir à l'art chrétien, représenté par cette grande et belle maîtrise de Saint-Gervais, l'occasion de se produire ; en second lieu, glorifier par ce contact, — la muse, en effet, magnifie tout ce qu'elle touche, — glorifier, dis-je, vos œuvres catholiques, qui doivent tenir demain leurs assises solennelles.

Il vous appartenait, Monseigneur, de prendre cette initiative.

Vous êtes un ami des arts ; du haut en bas de votre cathédrale, des voix très autorisées le proclament : la voix de ces orgues que vous avez installées, de cette maîtrise que vous avez réorganisée, et il me plaisait de vous voir, tout à l'heure, enveloppé d'harmonie, comme d'un encens très rare et très précieux.

L. S. G. Mgr l'archevêque de Besançon, S. G. Mgr l'archevêque de Sens.

011323

Vous êtes aussi, Monseigneur, un homme d'œuvres. Vous avez compris cette jeunesse de Besançon, qui ne peut pas se passer d'agir, parce qu'elle ne peut pas se passer de croire et d'être jeune.

Vous lui avez laissé, si j'ose le dire, la bride sur le cou, encourageant même ses témérités, comme me disait l'un d'eux. Eh! mon Dieu, si l'on n'encourageait les témérités de la jeunesse, que pourrait-on, chez elle, encourager?

Permettez-moi donc, Monseigneur, d'être pour un instant l'interprète très faible assurément, mais pourtant, je l'espère, fidèle, de votre pensée, et j'ajoute de celle du très distingué et très vénéré collaborateur qui a bien voulu s'associer à vos fêtes, et qui a évidemment même pensée, comme il a même cœur.

Je parlerai de l'action catholique. J'estime que c'est bien le sujet qui convient ici, et si je n'ai pas à entrer dans le détail des œuvres, puisqu'on doit le faire demain avec une compétence supérieure, j'espère être utile à ce grand auditoire, — je dis grand par le nombre et en même temps par l'esprit, — en rappelant une fois encore la nécessité de l'action catholique, et en indiquant, dans quelques vues générales, ses conditions.

Et d'abord, Messieurs, qu'entendons-nous par l'action catholique? Il importe avant tout de définir ses mots. Or celui-ci peut signifier, d'une part, l'action inspirée par le catholicisme, d'autre part l'action en faveur du catholicisme. Et même si nous le prenons en ce dernier sens, il peut faire allusion à l'attitude des catholiques dans l'ordre politique, et ce n'est pas notre pensée actuelle, ou bien à leur attitude dans l'ordre social et privé, en vue de l'extension et de la domination plus complète de la vérité. Ce sens est le nôtre, Messieurs, et c'est celui qu'exprime si bien ce mot, un des plus beaux de la langue chrétienne : l'apostolat.

L'apostolat, il a semblé à plus d'un d'entre vous, Messieurs, que ce n'était point là son affaire. Je ne parle pas de cette jeunesse, qui lui est tout entière dévouée ; mais plus d'un autre, dans ce vaste auditoire, a tenu ce raisonnement-ci :

Il y a des évêques, des prêtres, des moines qui ont la charge officielle de s'occuper du salut des autres. Quant à moi, je n'ai à m'occuper, religieusement, que de moi-même. C'est un travail assez difficile déjà pour qu'on ne vienne pas

le compliquer de préoccupations accessoires, ou de pure surérogation.

Eh bien, Messieurs, si vous aviez raisonné ainsi, permettez-moi de vous dire que vous vous êtes trompés.

L'apostolat n'est pas uniquement l'affaire des religieux et des prêtres. Il est, à divers degrés, sans doute, et sous diverses formes, l'affaire de tous les chrétiens, et bien loin que ce soit une chose accessoire, il fait partie, comme la charité d'où il procède, de l'essence même du christianisme.

Le christianisme, en effet, n'est pas une religion purement individuelle : c'est une institution sociale ; c'est une union de tous en un seul qui est Jésus-Christ ; c'est une vie de tous dans sa vie à lui ; c'est une organisation, un ordre, une sorte d'organisme vivant où chaque membre — comme dans tout vivant — doit avoir sa fonction utile.

Par conséquent, se renfermer en soi-même, sans s'inquiéter de ce que deviennent, au point de vue religieux, les êtres qui nous entourent, et de ce que devient dans le monde la société spirituelle dont nous faisons partie, c'est se mettre, manifestement, en dehors de l'esprit du christianisme.

J'ajoute, Messieurs, — et cette considération

ne vous laissera pas insensibles, — c'est se mettre en dehors de l'esprit de ce siècle.

Vous n'êtes pas sans l'avoir remarqué, notre temps est par excellence un temps d'action commune et de prosélytisme. Ce n'est pas toujours, hélas ! au profit du bien, que ce prosélytisme s'exerce ; mais l'exemple n'en vaut pas moins ; car ce qu'on peut faire pour le mal, pourquoi ne le ferait-on pas pour le bien ?

De toutes parts, aujourd'hui, on s'organise et l'on s'assemble pour de communes tâches. On a compris que le progrès est une œuvre essentiellement sociale ; que les efforts individuels, si puissants soient-ils, sont peu de chose, en face des fardeaux que nous avons assumés. Et l'on s'unit ; on crée des collectivités puissantes ; on s'attelle dix mille au même brancard, comme les vieux Egyptiens s'attelaient aux obélisques et aux colosses de granit de leurs temples. Et que cela s'appelle syndicats, sociétés coopératives, cercles, unions, ligues ou autre chose, c'est toujours le même point de départ et la même pensée : le secours mutuel et la coalition des efforts.

Eh ! Messieurs, c'est là une chose excellente, en principe. L'homme n'est pas un être isolé, il est un être social par sa nature. Il faut donc que chacun travaille pour tous, afin que tous

profitent à chacun, et dans le domaine religieux, qui est le domaine humain par excellence, puisque la religion est la chose du monde qui nous prend le plus tout entiers et qui doit le mieux répondre, par conséquent, à ce qu'est notre vie, dans le domaine religieux il doit en être ainsi à plus forte raison encore.

Nous ne le comprenons pas toujours, nous catholiques ; mais comme nos ennemis le comprennent bien ! Ils l'ont toujours compris, et la puissance du prosélytisme a été exercée contre nous avec une suite et une énergie véritablement infernales.

Ai-je besoin de vous démontrer cela ? N'avez-vous pas au bord des lèvres le nom de ces associations qui ont fait plus de mal à la société religieuse contemporaine que tous les schismes et toutes les hérésies du passé ?

Si saint Augustin revenait en ce monde, il pourrait encore écrire, après quinze siècles, sa *Cité de Dieu*. Et il aurait à montrer en face de la cité divine, une autre cité, ténébreuse celle-là, et dont les ramifications s'étendent presque aussi loin que l'autre : la Franc-Maçonnerie.

La Franc-Maçonnerie, on en dit beaucoup de mal, parmi nous. Il est entendu qu'un discours catholique n'est pas complet, si l'on n'a pas tonné contre elle. Eh bien, Messieurs, je ne ton-

nerai pas contre la Franc-Maçonnerie, je vous dirai une parole meilleure : Imitiez-la ! Soyez donc les frères et amis de la vérité ; les frères et amis du bien, comme ils le sont du mal.

Ah ! pas dans l'ombre !

Nous ne sommes pas les amis de l'ombre, nous !

Notre foi vient du ciel, il faut la proclamer à la face du ciel.

Tout au plein jour ! Tout à pleine voix ! Nous n'avons rien à cacher ni rien à taire !

Mais à part cela, prenez de nos adversaires ce qui leur réussit si bien : l'esprit d'initiative, de solidarité, d'ardeur à la tâche et d'acharnement vers le but.

Si nos chrétiens ne sont qu'un troupeau, nos curés des teneurs de livres et nos groupements catholiques des entreprises de gémissement, nous ne sommes pas près de reconquérir le terrain perdu.

Mais si nous agissions, ne ferions-nous pas ce que font les autres ? N'est-ce pas notre devoir d'opposer notre action aux actions perverses, notre foi aux contempteurs et aux adversaires de la foi ?

C'est notre devoir doublement, puisque c'est l'intérêt de la foi elle-même, c'est-à-dire de Dieu, et que c'est l'intérêt, aussi, des hommes,

qui sont nos frères, et pour qui la question religieuse est la question de vie ou de mort.

Est-ce que vous ne croyez pas cela ? Est-ce que vous ne croyez pas que le Christ est le salut de l'humanité ? Et s'il est le salut de l'humanité, n'est-ce pas le devoir de tout homme qui prétend aimer ses semblables de travailler à l'extension de son règne et à la diffusion de ses bienfaits ?

On parle beaucoup, aujourd'hui, d'humanité, de solidarité, de philanthropie. On croit avoir inventé l'amour des hommes. On parle de renverser les barrières des peuples, d'établir l'égalité, la liberté, la fraternité universelle. Vous entendez crier ces grands mots que les charlatans de la politique ont mis en vogue. Et tout cela est absurde, au sens où l'entendent les sectaires ; mais cela est divinement vrai, au sens chrétien.

La philanthropie véritable, c'est nous, Messieurs, qui la possédons. C'est nous qui avons la véritable idée de la solidarité et de la fraternité humaine. Et nous ne la basons pas sur je ne sais quelle théorie abstraite, qui n'entraîne personne et qui ne conclut à rien ; nous la faisons sortir de cette paternité qui fait le lien des êtres, et sans laquelle la loi de la vie, ce n'est pas la charité, Messieurs, c'est la lutte, la lutte à outrance et l'égoïsme féroce.

Dieu, père universel à l'égard de toute créature, agissant par sa providence sur toutes les âmes, qu'il veut toutes conduire l'une par l'autre au salut universel : voilà la doctrine chrétienne, la seule doctrine de charité, et je vous le dis, Messieurs, je ne puis me défendre d'un frémissement de révolte quand je vois des hypocrites et des pharisiens pires que ceux de l'Évangile profaner, oui, profaner, en les écrivant sur leur cœur glacé, ces mots qui brûlaient la poitrine de Paul et qui sont tombés de la croix : la charité et la fraternité !

D'ailleurs, Messieurs, ne s'agit-il que de nous, je maintiendrais encore, sinon, cette fois, la nécessité absolue, du moins l'utilité grande de l'attitude dont je parle.

En effet, la grande tentation de l'heure présente, pour nous, c'est le milieu où nous sommes jetés.

On parle beaucoup, aujourd'hui, de l'influence du milieu. On a même bâti là-dessus toute une philosophie qui est loin d'être entièrement juste ; mais elle a du vrai. Le milieu n'est pas tout ; mais il est quelque chose et même beaucoup.

Or, la meilleure manière de se défendre contre le milieu, ce n'est pas de le fuir, c'est impossible ; ce n'est pas même de se cramponner et de tenir ferme dans ses positions, c'est une politi-

que de lâches, pleine de difficultés et de périls. Le bon moyen de se défendre, Messieurs, c'est d'attaquer. Demandez aux hommes de guerre. Il y en a ici, ils ne me démentiront pas. Ils vous diront que les grands capitaines attaquent toujours. Napoléon attaquait toujours, même dans ses guerres défensives, et les plans de nos états-majors — je ne les connais pas, mais j'en suis sûr — sont avant tout des plans d'agression. Et cela se comprend !

Dans l'agression, vous avez pour vous l'élan, la confiance, le choix de l'heure et du terrain, et cette espèce d'entraînement qui fait de l'esprit de conquête le talisman des victorieux.

Dans la vie, Messieurs, il en est de même.

Dans la vie matérielle, vous pouvez le constater. Un grand physiologiste a défini la vie d'une façon qui au premier abord fait sourire ; mais qui contient une grande leçon : « La vie, dit-il, est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. »

Comment cela ? Comment la vie résiste-t-elle à la mort, Par l'action, par l'entraînement de l'action qui, lorsque la vie est intense, neutralise les causes de destruction, écarte et entraîne les germes morbides, et traverse les influences pernicieuses comme les vaisseaux rapides traversent les lames, sans les sentir.

Ne pensez-vous pas que cette loi s'applique aussi dans le domaine de la vie morale ?

Si vous avez un organisme moral puissant et agissant ; si vous avez l'esprit de conquête, c'est-à-dire l'ambition de répandre autour de vous les idées religieuses qui règnent en vous, et le bien dont ces idées sont inspiratrices, ne croyez-vous pas que vous serez défendus contre vos propres défaillances, gardés contre les suggestions du dehors qui, à chaque instant, menacent de vous faire dévier de votre chemin, et débarrassés, enfin, de cette inertie intérieure qui, plus d'une fois, Messieurs, vous ne m'en voudrez pas de vous le dire, paralyse en vous l'action chrétienne, de sorte qu'en croyant vous ne croyez pas, et en portant au cœur des choses divines, vous vivez, parfois, et bien souvent, comme si vous ne croyiez à rien !

A plus forte raison devez-vous agir si vous voulez, non plus seulement vous défendre vous-mêmes ; mais, selon ce que nous disons aujourd'hui, travailler au bien commun de la foi chrétienne.

Vous tenir comme des enfants à la mamelle sur le sein de la religion, encore une fois cela ne vous convient pas. La religion est votre mère, c'est vrai ; mais vous n'êtes pas ses poupons, vous êtes ses fils ; il faut vous armer pour la défendre ; il faut vous employer à étendre son influence et ses bienfaits.

Que pouvez-vous pour cela? C'est ce que j'ai maintenant à vous dire, et c'est évidemment l'essentiel de notre sujet.

II

Je vais vous dire, Messieurs, une vérité que vous appellerez peut-être une vérité de La Palice; mais vous me remercirez pourtant de vous l'avoir dite.

C'est que si vous voulez faire du bien autour de vous, la première chose à faire, c'est de ne pas faire de mal.

Il y a un mot, dans la langue chrétienne, qui exprime à merveille, en l'incarnant dans une image, le travail de destruction dont je parle: c'est le mot *scandale*.

Le scandale, c'est-à-dire la pierre qu'on place sur la route, et qui fait tomber le passant inattentif.

Or, le scandale, il semble qu'il ne faudrait pas en parler, dans une assemblée de chrétiens; car si une chose est contraire à l'essence du christianisme, c'est bien lui. Jésus-Christ, qui a si bien compris toutes nos faiblesses, et qui ne manquait pas de compassion pour elles, Jésus-Christ s'est montré ici impitoyable.

Les Évangiles nous le représentent s'écriant au milieu des foules: « Malheur au monde, à cause de ses scandales! »

Il est nécessaire, ajoutait-il, que le scandale arrive; mais malheur à celui qui fournit la pierre qui fait tomber son frère; il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât dans la mer.

Et cependant, Messieurs, regardez: le scandale est partout.

Il est dans la famille, ce sanctuaire de Dieu, prodigué par des parents indignes ou inconscients de leur devoir à ces petites âmes qu'il faudrait nourrir et fortifier dans la vie chrétienne.

Il est dans la société, où ceux-là mêmes qui devraient aider les autres, les grands, les savants, les forts, travaillent à enlever aux humbles l'adoration de Dieu, l'amour de Dieu, la foi en sa providence qui leur ferait accepter les duretés du sort et l'humilité de leur condition.

Toutes les voix de la presse le vomissent à toute heure du jour, le scandale! Est-ce qu'il ne coule pas à pleins bords dans les journaux, les livres, les revues, les expositions, les théâtres, où règne aujourd'hui cette musique énervante, collée sur des paroles dignes d'elle et qui est si

loin, Messieurs, de celle que vous aimez et que nos âmes, à défaut de nos mains, étaient heureuses tout à l'heure d'applaudir ?

Et plutôt à Dieu qu'il ne se glissât point, le scandale, jusqu'au milieu de nous !

Me permettez-vous bien, Messieurs, d'attirer ici votre attention ?

Oh ! je sais ce que quelques-uns d'entre vous vont se dire : Voilà le Père qui nous prêche une retraite, au lieu d'un discours solennel qu'on attendait ! Eh bien, Messieurs, tant pis ! Tant pis, je ne suis pas un rhéteur, moi, je suis apôtre, et si vous aviez pu m'appeler pour décorer la chaire et pour donner mon « numéro », vous seriez trompés. Mais je vous fais l'honneur de croire que ce n'est pas cela que vous attendez de moi. Vous attendez une parole sincère et une parole utile.

Eh bien, Messieurs, la parole utile que je veux vous dire en ce moment, c'est celle-ci :

Si vous, qui représentez la doctrine chrétienne par l'étiquette religieuse que vous portez, vous êtes les premiers à n'en tenir aucun compte ; si vous êtes de ceux qui mettent leurs principes dans un coin de leur conscience, contents de les exhiber de temps à autre, comme aujourd'hui ; mais le reste du temps les laissent en fourrière : je vous le demande, Messieurs,

quel rôle jouez-vous à l'égard de nos adversaires ?

Il y a des gens qui trouvent cela tout naturel ! Et quand nous nous insurgeons, nous, contre cet état de choses, nous sommes des fâcheux, des emportés, pour ne pas dire des agents de scandale.

Eh bien, tant pis ! je le répète ; nous serons scandaleux s'il le faut ; mais nous dirons, tant que nous aurons un souffle, que les mœurs chrétiennes ne sont pas, chez nous, ce qu'elles devraient être ; que les réformateurs de la société — il y en a beaucoup aujourd'hui — ont le devoir de se réformer eux-mêmes. Nous dirons cela, et nous le crierons sur les toits, et s'il y a scandale, Messieurs, vous le dites avec moi, j'en suis sûr, ce sera un scandale de pharisiens !

Oh ! je sais bien ce qu'on nous répond, quand nous disons ces choses ! On nous répond : Et les autres ? Les autres sont-ils meilleurs ? — Non, Messieurs, les autres ne sont pas meilleurs ; c'est encore parmi nous, grâce à Dieu, qu'on trouve le plus de vertus, le plus de bonnes mœurs et de bons exemples. Mais, grand Dieu ! ne serait-il pas étrange, vraiment, qu'il n'en fût pas ainsi ? Et n'y a-t-il pas lieu de s'étonner et de s'attrister de ce que la différence ne soit pas plus grande ?

Si Dieu est venu en ce monde, Messieurs, et s'il nous a apporté sa loi, et s'il a fondé une société d'hommes qui se disent ses fils et les tenants de sa vérité, est-ce que la différence entre ces hommes et les autres hommes ne devrait pas éclater comme le soleil ? Est-ce que le courant de la vie chrétienne ne devrait pas traverser le monde comme le torrent traverse les plaines bourbeuses, ou comme le Gulf-Stream pousse ses chaudes ondes à travers l'Océan glacé ?

Eh ! Messieurs, si au lieu de cela les apparences sont contre vous ? Si l'on vous voit dans les mêmes maximes, dans les mêmes préjugés, dans les mêmes désordres ? Si l'on vous surprend dans les mêmes lectures, dans les mêmes théâtres, dans les mêmes fêtes mondaines où certaines inconvenances passent pour du bon ton ? Si vous vivez dans la même oisiveté, dans la même indifférence pratique, et somme toute dans les mêmes péchés, que voulez-vous que l'on dise ?

Ce qu'on dira ? Je vais vous le dire, Messieurs. On dira : Voilà ce que c'est que la religion !... Et ce sera absurde, à coup sûr ; mais on le dira, et vous en serez cause, et vous porterez le poids de cette responsabilité.

Le représentant d'une nation n'a pas le droit de la laisser insulter en sa personne.

Que diriez-vous d'un ambassadeur, s'il se livrait à des façons de faire qui compromettraient

en lui la dignité de son gouvernement ? — Or nous sommes, nous, les représentants de la nation chrétienne, et nous devons être ses champions, et il ne faut pas qu'en regardant nos œuvres, on puisse la décrier.

* *

Toutefois, Messieurs, nous ne pouvons pas nous contenter de ce rôle presque négatif, à l'égard de la vérité religieuse.

Il y a autre chose à faire, aujourd'hui, c'est de coopérer, chacun dans la mesure de ses forces, au grand mouvement religieux qui se prépare, et qui battra son plein, ou je me trompe fort, avant qu'il soit longtemps.

Vous me regardez, Messieurs, et vous vous demandez : De quel mouvement parle-t-il ? — Quelques-uns d'entre vous me comprennent, cependant ; car je m'en suis expliqué devant eux ; mais je me repète, parce que je ne sais rien de plus consolant et de plus capable de stimuler nos efforts.

Donc, Messieurs, je crois, et je crois fermement que quelque chose de grand s'agite et cherche à éclore au sein des nations chrétiennes.

On se demandait avec anxiété, au début de la crise que nous traversons, et qui remonte à la fin

du dix-septième siècle, on se demandait : Où allons-nous ? que devient la foi ? que devient la société humaine ? Ne touchons-nous pas aux temps dont le Seigneur a dit : « Quand le Fils de l'homme reviendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? » Et l'on gémissait, on se lamentait, on déplorait le malheur du temps.

Et voilà que depuis un certain nombre d'années, l'horizon semble s'éclaircir ; de petites taches bleues se montrent à travers les nuages, et, comme toujours, le ciel y est plus pur qu'il ne l'était avant l'orage, et les esprits qui observent entrevoient un gain dans ce qui semblait devoir être un cataclysme, et Dieu n'aura permis l'erreur que pour nous conduire plus haut et plus loin.

Mais comment cela ? Car enfin, cela n'est pas clair par soi-même. On ne voit pas bien, au premier abord, ce qui peut sortir de bon de la crise que nous traversons, et l'on ne voit pas davantage que nous y puissions quelque chose. Et cependant c'est certain, je crois pouvoir vous le démontrer.

D'abord, il est bien évident, pour quiconque regarde, que la situation n'est pas la même autour de nous qu'il y a seulement vingt ans.

La plupart des sectes incrédules : voltairianisme, positivisme, matérialisme, religion naturelle, vingt autres qui prétendaient nous remplacer, sont parfaitement démodées, et leurs arguments aux vieilles ferrailles. On en a assez, de ces billevesées ; assez de ces promesses tapageuses, de ces programmes échevelés et vains. Toutes ces divinités qu'on avait décorées de noms pompeux : science, progrès, évolution, liberté de pensée... sont revenues à leur niveau, c'est-à-dire à peu de chose. Et à leur place, c'est la pensée religieuse qui a grandi.

Oh ! l'esprit chrétien n'y a pas gagné beaucoup, je le sais ; mais la foi chrétienne et la pratique chrétienne y ont gagné, c'est très certain.

Songez donc, Messieurs, qu'un homme intelligent faisant ses pâques était une rareté, en 1830 ! « Un homme dans une église de Paris, disait Ozanam, est chose aussi rare qu'un chrétien dans une mosquée d'Orient. » Et il fallait être un paladin comme Montalembert pour oser vanter en pleine tribune française les bienfaits de la religion ! Nous n'en sommes plus là, et la religion recueille aujourd'hui des adhésions quasi déconcertantes.

C'est que, après avoir goûté de toutes les sauces, il faut revenir au pot-au-feu ! Après les gâteaux plus ou moins frelatés, on demande du

pain, et c'est le christianisme qui est le pain de l'intelligence.

N'y eût-il que cela, Messieurs, il y aurait lieu de nous demander si nous ne pourrions pas quelque chose, que ce soit peu ou que ce soit beaucoup, pour hâter ce mouvement de retour qui peut sauver notre pays, qui, en tout cas, fait partie du travail de Dieu dans le monde et appelle, par conséquent, nos efforts et notre dévouement.

Mais il y a plus.

Non seulement la société contemporaine est en marche vers le christianisme; mais le christianisme lui aussi est en marche.

Et où va-t-il ?

Il va, d'abord, au point de vue des doctrines, vers une compréhension plus complète du vieux dogme, qui est tout lumière, du côté de Dieu, mais qui est toujours enveloppé de ténèbres, du côté de l'homme; vers des applications plus étendues, plus précises, plus fécondes de ce qui n'était connu jusqu'ici, et enseigné, dans nos écoles catholiques, qu'à l'état de principes généraux.

Rendez-vous compte de ce qui s'écrit, dans tous les domaines de la science catholique : Ecri-

ture sainte, histoire du dogme, histoire de l'Eglise, législation, sciences naturelles dans leurs rapports avec la foi, sciences sociales, sciences politiques : c'est un renouveau qui s'annonce sur toute la ligne. Partout la pensée catholique cherche à s'épanouir dans une lumière plus grande, avec des méthodes plus fécondes, des efforts plus étendus et plus généreux, de façon à placer l'action catholique, au point de vue de l'esprit et au point de vue des œuvres, à la tête de tous les progrès et de toutes les initiatives.

N'est-ce pas à cela que l'Eglise nous convie ? N'est-ce pas à cela que Léon XIII a consacré la plupart des actes de son magnifique pontificat ? En avant ! telle est la devise et le mot d'ordre.

Eh ! Messieurs, il faut bien avouer que nous avons un peu besoin de cette impulsion ! Je ne crains pas de vous scandaliser en vous le disant ; bien d'autres vous le diront dans un autre esprit : nous étions bien un peu arriérés, dans le camp catholique.

Mon Dieu, cela se comprend un peu. Nous possédons l'essentiel de la vérité ; nous attendons la vie éternelle ; il nous est assez naturel de prendre ici-bas les choses comme elles sont et de nous appuyer tellement sur la Révélation que nous négligions quelque peu le reste. Les incrédules, eux, n'ont pas les mêmes raisons. Toute leur ardeur se concentre dans leurs revendica-

tions terrestres, et, n'ayant pas la vérité divine comme aliment de leur esprit, ils se débattent avec plus de fièvre dans le domaine de la science humaine.

Sans compter qu'une raison moins honorable intervient.

Il y a parti pris de la part de l'incrédulité, à l'égard du dogme; mais, naturellement, ce parti pris serait heureux de devenir science, et science indiscutée. Et alors on travaille, on fait des recherches — dans les domaines de la science et de l'histoire, pour détrôner la vérité chrétienne; dans les domaines sociaux, pour la remplacer. De là ces grands mouvements qu'il est bien impossible de méconnaître, mais dont nous ne pouvons, nous catholiques, nous désintéresser.

Il faut nous y mêler, au contraire, pour les diriger, pour les empêcher de monter à l'assaut de nos positions et pour profiter, d'autre part, du travail accompli, dans la mesure où il peut servir au bien.

Or tout cela est commencé, Messieurs, tout cela s'agit et cherche à s'épanouir plus largement parmi la jeunesse catholique, et le jour n'est pas loin — cette espérance me fait palpiter l'âme — où il en sortira une rénovation intellectuelle et une action sociale du catholicisme qui n'aura pas eu de pareille dans le monde,

pourvu seulement que Dieu nous aide, et que nous consentions, de notre part, à aider Dieu.

Aider Dieu ! l'expression est hardie, mais elle est de saint Paul : *Dei adjutores*.

Dieu n'a pas besoin de nous; mais il veut de nous. Pour notre honneur et pour notre bénéfice, il veut que son œuvre se fasse par nous, et puisqu'il le veut, cela devient un devoir.

Mais, sous quelle forme, encore, accomplir ce devoir?

Ici, Messieurs, je ferai comme les fils de chevaliers du moyen âge, qui abaissaient leur lance, au tournoi, en face de leur père.

C'est à vous, Monseigneur, que l'initiative appartient ici, et demain, je le sais, comme naguère, d'ailleurs, dans ce beau Congrès de la jeunesse catholique que vous avez fait si brillant et si réconfortant, demain, dis-je, on cherchera des solutions, on se demandera ce qui peut être fait, en même temps que ce qui a été fait, dans ce diocèse.

Pour moi, Messieurs, du point où je me trouve placé, je ne puis guère vous dire qu'une chose : Ayez l'esprit d'apostolat. Ayez le désir du bien et de sa diffusion autour de vous, et après cela, observez, et faites ce que vous soufflera votre zèle.

Vous savez parler ? Parlez ; les occasions n'en manquent pas, aujourd'hui, et quand elles manquent, on les fait naître !

Vous savez écrire ? Ecrivez. Vous avez la revue, le livre, le journal. Je vous dirai franchement que je ne pense pas grand'chose de bon du journal, tel qu'il se traite d'ordinaire ; mais vous pouvez pour votre part me faire mentir, je ne demande certes pas mieux, et faire que « le seigneur journalisme et ses pantalonades », comme disait Musset, devienne entre vos mains chrétiennes un instrument de vérité.

Vous ne pouvez rien de tout cela ? Mais vous pouvez vous associer pour l'action à ceux qui pensent comme vous et qui veulent agir comme vous. Les groupes ne manquent pas où l'on peut se rendre utile, employer ses ressources et son dévouement.

Vous le savez, vous, jeunes gens de la *Conférence Saint-Thomas-d'Aquin*, qui avez su provoquer dans votre ville un mouvement intellectuel si intense et si chrétien.

Laissez-moi vous féliciter de ce que vous avez fait ; laissez-moi espérer que vous ferez plus encore. Vous êtes l'avenir, vous. Faites-nous cet avenir fécond, généreux, enthousiaste. Ne soyez pas des gémisseurs. Ne soyez pas des contempteurs du siècle, de ceux qui jettent l'ana-

thème, qui crient toujours à bas quelqu'un ou à bas quelque chose, et qui se figurent qu'on construit en démolissant. C'est le contraire qui est vrai, Messieurs, on démolit en construisant. On supprime le mal en mettant le bien à la place.

Regardez la nature. Est-ce que la nature détruit quelque chose ? Est-ce qu'elle détruit pour détruire ? Jamais ! Dans la nature, la mort est un accident de la vie. La nature veut la vie ; elle y pousse avec une ardeur qui ressemble à de la frénésie, et c'est cette ardeur pour la vie qui la rend indifférente à la destruction de ce qui l'entrave !

Pour ses recommencements inépuisables, il lui faut la matière, et elle la prend où elle le peut, fallût-il pour cela sacrifier la création la plus sublime ; mais sa poussée est vers la vie ; sa volonté est une volonté de faire vivre, ce n'est pas un idéal de dissolution.

C'est notre modèle, Messieurs. Arrière les ouvriers de destructions ! Arrière les gémisseurs, ceux qui se contentent de dire d'un ton navré : L'ennemi est ici, ou il est là, et voilà ce qui nous gêne, et voilà ce qui nous tue ! Bravo plutôt à ceux qui disent : Voilà ce qu'il faut faire, voilà ce qu'il faut remplacer ou ce qu'il faut promouvoir !

Eh ! je sais bien que si un obstacle est sur la

route, il faut le renverser, et pour le renverser combattre ; mais ne voyez-vous pas la différence entre l'homme qui renverse une barrière d'un coup d'épaule parce qu'il veut passer et faire sa route, et l'homme qui n'a pas de route, mais qui bataille d'un air chagrin ?

Ne soyez pas de ceux-là, mes amis. Soyez des hommes de désir, et non pas des hommes de regret. Regardez devant vous, et non point en arrière. Ce siècle en vaut un autre, croyez-moi, et il dépend de vous de faire que celui qui commence soit meilleur. Travaillez-y, et ne vous endormez pas. Il en est qui s'intitulent conservateurs, et c'est leur droit ; respectez-les ; mais souvenez-vous que celui qui produit est supérieur à celui qui conserve. Ce qui vraiment conserve, c'est le progrès ; l'immobilité dite conservatrice, c'est la dissolution et la mort.

Vous serez, vous, des hommes de progrès, et le progrès viendra, s'il plaît à Dieu.

Et vous, Messieurs de la maîtrise de Saint-Gervais, que j'ai rencontrés plus d'une fois déjà sur ma route d'apôtre, vous me permettrez bien de marquer votre rang dans l'action chrétienne.

Vous êtes, vous, les hommes de l'idéal, et Dieu sait si nous avons besoin d'idéal, nous, hommes du dix-neuvième siècle, qu'envahissent tant de plates ou hideuses réalités ! Mais vous n'êtes pas les hommes d'un idéal quelconque ;

vous ne vous contentez pas de cette ardeur, si belle déjà, qui met le cœur en feu et fait jaillir du front des étincelles. Ce qu'il vous faut, c'est l'idéal chrétien. Je vous en félicite, Messieurs. Seulement, laissez-moi vous le dire avec une liberté d'apôtre : que cet idéal soit toujours pour vous, comme il l'est aujourd'hui, un idéal d'action et de rénovation pratique et viable. Si vous n'étiez que des archéologues, je ne serais pas avec vous. L'archéologie est la science de ce qui est mort, et nous avons besoin de vivre.

Assurément, je ne méprise rien de ce que les hommes font ; l'archéologie a sa place comme le reste ; mais, grand Dieu ! comme ses registres poudreux me font sourire, quand je viens d'entendre ou de voir une œuvre d'âme, une œuvre sincère et adaptée à son milieu, en un mot une œuvre de vie.

Vous, Messieurs, vous êtes animés, je le sais, de cet esprit. Vous ne cherchez pas dans le passé des échantillons, mais des exemples. Vous nous dites, en nous restituant les grandes œuvres des siècles passés : Voyez comme on parlait, dans les âges de foi ! Voyez comme on était grand ; voyez comme on était sincère ; voyez comme l'art était un cri vers Dieu ! Et vous concluez : Faites de même, artistes, nos frères ! Ne soyez pas Palestrina : Palestrina est mort et ne reviendra plus ; mais soyez vous-mêmes,

avec une âme comme celle de Palestrina, une âme comme celle de ces vieux maîtres qu'on a pendant une heure tant méconnus.

Voilà ce que vous nous dites, Messieurs, et la leçon est belle, et la religion, comme la France, vous en remercie.

Mais enfin, Messieurs, nous ne sommes pas tous des artistes. Nous ne sommes pas tous non plus des hommes de parole, des hommes de plume, des hommes d'action. Beaucoup d'entre nous, le plus grand nombre peut-être, sont pris tout entiers par la vie, cette vie inexorable dont les rouages nous entraînent et nous roulent. Or, à ceux-là je dois une parole, et je leur dis : Vous aussi, vous pouvez quelque chose pour le bien.

Vous pouvez vous montrer ! Et si vous saviez comme c'est beaucoup, de se montrer ! Si vous saviez comme la peur favorise chez nous le travail des incrédules !

Que de gens ne demanderaient pas mieux que de fréquenter Dieu ! Seulement, Dieu est pour eux comme un de ces parents pauvres qu'on redoute de rencontrer dans le monde, et qu'on néglige, de peur d'être humilié.

Et, chose étrange, les plus vaillants sont accessibles à cette faiblesse ! « On affronte la mitraille, disait Victor Hugo ; on affronte l'ouragan. et l'on recule devant Madame Pimbêche. »

Il y a là, Messieurs, une résolution à prendre, et vous ne soupçonnez pas quel bien vous pouvez faire autour de vous par cette simple attitude.

Quand les oiseaux sont dans les arbres, au printemps, et qu'ils gazouillent à qui mieux mieux, il suffit qu'on frappe dans les mains pour qu'aussitôt le silence règne. Puis, au bout d'un instant, le plus hardi de la bande pousse un petit cri, quelques autres le suivent, et le concert reprend. Quelque chose de semblable, Messieurs, s'est passé dans la société contemporaine. L'incrédulité a frappé dans ses mains, et le silence s'est fait dans le camp catholique. Soyez l'oiseau hardi qui reprend la chanson, la vieille chanson toujours nouvelle.

Montrez donc ce que vous êtes. Dites donc tout haut ce que vous êtes tout bas. Pas de drapeau dans vos poches, Messieurs ! Le drapeau craint les plis, il veut flotter au vent des balles.

Soyez donc des vaillants, et vous donnerez courage au troupeau, qui ne demande qu'à suivre.

Quelqu'un a dit : « On ne résiste pas à la puissance de la crécelle. » Mais si la crécelle était aux mains des hommes de vérité ? Et pourquoi ne la prendriez-vous pas, vous qui êtes aujourd'hui ou qui serez demain les hommes de vérité ?

A chacun son tour, dites donc ! On a certes assez fait de tapage contre nous ! On a assez ri

à nos dépens ! Nous pourrions bien, je ne dis pas rire à notre tour, cela ne convient pas ; mais nous pouvons parler, et parler haut, et dire leur fait aux prophètes d'erreur qui ont tenu en laisse trop longtemps la société contemporaine.

C'est pourquoi je vous dis : N'ayez pas peur de porter la main sur les hommes. Discrètement, charitablement : vous n'avez pas le droit de vous imposer à personne ; mais vous pouvez agir sur quiconque.

Et je vous dis : Si votre foi est forte, n'ayez pas peur de côtoyer les incrédules. Si Jésus n'avait fréquenté que les justes, que seraient devenus les pécheurs ? Seulement, que votre lumière n'affronte pas la nuit pour s'y éteindre elle-même ; qu'elle y apporte le jour, et grandisse !

Défendez votre religion, démasquez les sophismes, traquez l'ignorance et le parti pris. Soyez respectueux des hommes ; soyez pleins de sympathie pour les hommes, car l'homme qu'on respecte est déjà rallié, et l'homme qu'on aime est déjà vaincu ; mais pour les doctrines, les doctrines perverses, soyez sans pitié et sans miséricorde.

Ne soyez pas des dilettantes. Le dilettante est odieux ; car le mal et le bien ont pour lui une valeur égale ; car, au lieu de ces haines vigoureuses dont parle le poète, il n'a que de fins sourires qu'il distribue à tout venant, et je dis

que cette attitude est lâche. Il faut haïr le mal avec la même vigueur qu'on aime le bien.

Si vous êtes ainsi, je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il faut faire, c'est votre cœur qui vous le dira, et je n'ai pas peur que votre action soit nulle.

Enfin, et pour le coup je m'adresse à tous : hommes, femmes, enfants, ignorants, savants, forts ou faibles, il y a une arme que nous pouvons employer tous, et qui est au fond la plus efficace de toutes : la prière.

Ne vous étonnez pas, Messieurs ! Quoi qu'en pensent l'orgueil et la présomption des hommes, les vrais apôtres sont ceux qui prient.

La parole glisse souvent sur le cœur où elle tombe ; l'action ne produit pas toujours les résultats qu'on en attend ; les procédés les plus délicats sont incompris et les exemples méconnus : la prière va toujours au but ; car c'est vers le cœur de Dieu qu'elle se dirige, et rien de ce qu'on y lance n'en est jamais retombé.

Qu'est-ce que peuvent nous faire, si Dieu est avec nous, la résistance des hommes, le choc des événements, la colère tempétueuse des hasards qui semblent s'acharner contre nous ? Dieu est le maître des hommes et des événements, et les hasards sont sous la loi de sa providence.

Or, il entre dans les desseins de cette Providence que nos désirs et nos prières lui ravissent

cette grâce qui est indispensable à l'éclosion de la foi : n'opposons pas à ce vouloir divin notre inertie ou nos résistances. Faisons monter vers le ciel des appels véhéments pour le salut de toutes les âmes, et Dieu seul peut savoir quels fruits aura produits un jour cet apostolat.

En tout cas, Messieurs, nous aurons payé ainsi ce que nous devons à Dieu, à Jésus-Christ qui a payé, lui, de son sang, ces âmes que l'incrédulité nous arrache. Nous aurons accompli enfin notre devoir à l'égard de ces deux sociétés dont nous sommes les soldats : la sainte Eglise et la Patrie.

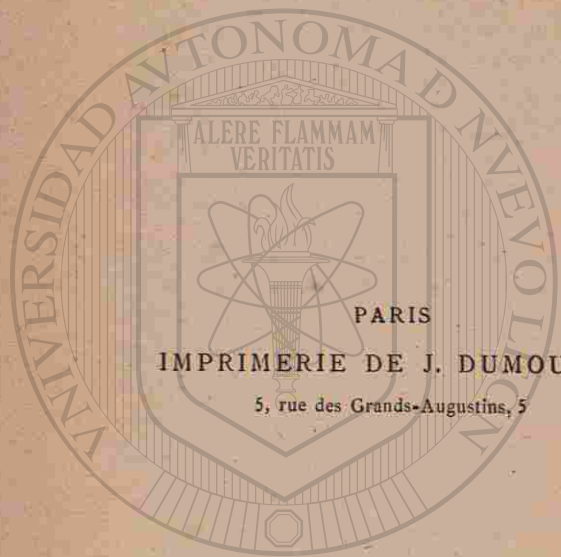
Si demain on nous annonçait que la France est envahie, qu'une rude bataille a été livrée et que des milliers de blessés gisent sur le sol, nous croirions-nous quittes envers eux et envers la patrie après les avoir plaints au fond de notre âme ? Non pas ! Nous voudrions faire autre chose. Nous commencerions par implorer le ciel avec larmes en faveur de notre pays, et puis chacun se mettrait à l'œuvre. Les hommes courraient aux armes ou donneraient de bon cœur leur argent pour soutenir la lutte. Vous, Mesdames, vous voudriez faire de la charpie pour les blessures, et comme ces paysannes de France dont parlait Du Guesclin captif, vous voudriez filer votre quenouille pour la patrie et ses enfants.

Or, Messieurs, le cas n'est pas chimérique, je vous assure. La guerre est déclarée dans le monde. « Je ne suis pas venu, s'écriait Jésus-Christ, pour apporter la paix ; je suis venu dans le monde pour y jeter le glaive. » Il y a bataille et il y a blessures. Et vous y pouvez quelque chose. Vous pouvez travailler par vos prières, par vos sacrifices, votre dévouement, votre action de tous les instants, par vos exemples, au triomphe des saintes causes.

Vous êtes soldats, vous aussi, vous êtes dans la mêlée, et en combattant pour les autres vous combattez pour vous ; car la cause commune est aussi votre cause ; car le ciel, qui ne connaît pas l'ingratitude, vous récompensera amplement de ce que vous aurez fait pour son service ; car, même en ce monde, le bien que vous aurez fait rejaillira sur vous et vous purifiera.

Du feu qu'elle répand toute âme est consumée,
a dit un poète.

Exposez la vôtre à ce feu de la charité, et votre vie chrétienne grandira, comme une flamme qui s'élèvera jusqu'au ciel et qui réjouira le cœur de Dieu.



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UAN

DAD AUTÓNOMA DE NUE
CIÓN GENERAL DE BIBLIOTE

011